

Enrique Rattín

L'INCESTE ET L'INTERDIT

Père Ne voyez-vous pas que je délire ?

Comprendre la violence sexuelle ne signifie pas ignorer la réalité du traumatisme, mais soutenir son énonciation en embrassant le mot et la souffrance de l'intrusion. Toutes les formes de violence ont un point commun : le sexuel incestueux. J'essaierai de montrer qu'elle se retrouve aussi dans le passage à l'acte psychotique, dans une bouffée délirante subie par un adolescent de 17 ans.

Il y a un mois, des idées interprétatives et autoréférentielles ont commencé à apparaître, accompagnées d'une grande violence et d'un langage abusif à l'égard de sa mère. Il a nié avoir eu des relations sexuelles ; il était angoissé, perplexe et réticent. Sa mère est policière et son père mécanicien de bicyclettes.

L'année dernière, constatant que son fils était si calme, sa mère l'a laissé se rapprocher de son père, dont il était séparé depuis l'âge de cinq ans pour cause de violences domestiques. Trois mois avant sa bouffée, le père a fait remarquer que son fils avait besoin d'une première expérience sexuelle. Il l'a emmené chez une prostituée et au moment de l'acte, le père lui-même est resté dans la même pièce pour assister à la scène. Quelques jours plus tard, il est devenu muet, et après commence à dire à sa mère : "Pourquoi es-tu habillée comme ça ?", "Ne t'habille pas comme une pute", "Tu me demandes de te baiser ?", "Tu veux savoir si j'ai une grosse ou une petite bite ? "Tu aimes ça ?", "Je vais te baiser avec celle-là", en montrant son pénis, et conclut : "Je vais te tuer". Au 1956, Lacan affirme que Freud n'a jamais défini la psychose selon le modèle simple du fantasme. Ce n'est pas comme la faim", dit-il, "qui peut être satisfaite par un rêve de faim". Le délire, dit-il, n'a pas cette fonction.

Freud retrouve dans la psychose les mêmes thèmes symboliques que dans la névrose, même s'ils n'apparaissent que dans quelques cas. Il suggère qu'il y a une différence dont il n'est pas entièrement satisfait.

Il s'agit de la distinction entre la réalisation du désir refoulé au niveau symbolique dans la névrose et dans la psychose au niveau imaginaire. Alors la psychose n'est pas le développement d'une relation fantasmatique imaginaire avec le monde extérieur.

Dans la névrose, elle implique que le complexe d'Œdipe et la métaphore paternelle deviennent synonymes du processus de coupure de l'enfant d'avec sa mère par l'interdit de l'inceste, le signifiant Nom du Père, qui représente pour l'enfant l'éloignement de ce

dont il a été la chair.

Si ce n'était pas le cas, le désir de la mère pour l'enfant seul se traduirait par une poussée vers un précipice qui consacrerait l'enfant à une relation imaginaire. Mais la limite imposée par la fonction paternelle donne un sens au comportement de la mère et freine la dérive du désir d'enfant vers la fonction phallique. Si une mère désirante est nécessaire, c'est parce qu'elle suppose qu'elle admet qu'elle manque. Incapable de se satisfaire, elle entame une recherche dans laquelle elle trouve, comme réponse imaginaire formelle, l'organe masculin. Ce que la mère désire, le père le porte, rendant possible la séparation. En s'identifiant à son rival, l'enfant émerge d'Œdipe, entrant dans l'exercice de l'exogamie par la loi de la prohibition de l'inceste. Mais en ce qui concerne l'entrée dans la psychose, que se passe-t-il à ce moment précis ? Si nous trouvons une issue à ces trois consistances, R, S, I, nous savons qu'elle ne se produit pas dans le temps chronologique mais dans le temps logique, puisque nous ne connaissons que l'après-coup de cette issue. Là où son désir est sollicité, une réponse apparaît comme le résultat d'une opération ratée. Ce qui répond est quelque chose qui vient du réel, et c'est de cela que parle le psychotique.

Alors, quand notre patient a-t-il commencé à manifester sa violence et/ou son délire ? Il délire à partir du moment où il s'est surpris à dire à sa mère qu'il la désirait sexuellement et à interpréter les vêtements de sa mère comme le désir de son pénis. Comme on peut le constater, on retrouve ici aussi l'interdit de l'inceste implicite dans les signifiants névrotiques, mais d'une manière différente. L'analyse du délire indique la relation du sujet au registre symbolique dans lequel s'organisent et se déploient toutes les manifestations de l'inconscient. Dans le cours d'une psychose, le sujet se situe par rapport à l'ordre symbolique. Un ordre original", dit Lacan, "un milieu distinct du milieu réel et de la dimension imaginaire". C'est pourquoi je me propose de suivre sa suggestion de février 1956. Comme tout discours, un délire doit d'abord être jugé comme un champ de signification qu'un certain signifiant a organisé. La première règle d'une bonne recherche sur la psychose est donc de laisser parler et d'écouter le plus longtemps possible. Si le délire commence lorsque l'initiative vient de l'Autre, il s'agit d'une initiative fondée sur une activité subjective. L'Autre le veut, et surtout veut le connaître, veut le signifier. Le délire doit être considéré comme une perturbation de la relation à l'Autre, mais liée à une relation transférentielle subjective. Quand il y a délire - dit Lacan - on entre rapidement sur le terrain de l'intersubjectivité. Dans la névrose, en revanche, l'omniprésence du fantasme nous conduit à être attentifs à sa signification, au risque d'en oublier la structure. Il s'agit de signifiants manipulés par un sujet à des fins signifiantes. D'autre part, dans cette poussée adolescente, une première perplexité apparaît, qui est la

perplexité par rapport au signifiant. Le sujet réagit à l'absence du signifiant par l'affirmation d'un autre qui, en tant que tel, est énigmatique : l'Autre avec une majuscule est exclu de lui en tant que porteur du signifiant.

Dans les débuts délirants, on trouve toujours une profusion imaginaire entre le sujet et l'autre. C'est à partir de cet autre minuscule qu'apparaissent ces mots, ce sont les phénomènes de l'entre-je. C'est dans les commentaires qui apparaissent comme normaux que l'on trouve un certain automatisme mental. C'est l'usage provocateur du signifiant dans les phrases interrompues, une énigme qui ne peut être formulée ouvertement que par l'affirmation de l'initiative d'un autre.

Lacan appelle délire la fonction du signifiant saisie dans les propos délirants et le bourdonnement du discours à l'état pur. Une demande dans l'ordre symbolique entraîne une dissociation en chaîne, car elle ne peut s'intégrer à ce qui a déjà été mis en jeu dans le mouvement dialectique dans lequel le sujet a vécu. Mais ceci n'est pas sans rapport avec le discours normal qui permet à notre sujet de compenser son délire et de nous le communiquer. Le délire est le moment de la réduction de l'Autre symbolique à l'autre imaginaire, c'est la substitution du symbolique à l'imaginaire. La rupture du dialogue avec le délire est le moment de l'étrangeté et du registre du réel. Le sujet à ce moment-là soutient en lui une intransitivité incontestable.

C'est la difficulté de rester dans le réel humain, que Lacan nomme le réel symbolique. Ce faisant, le psychotique invente et établit ce travail de logique dans lequel il tisse, avec son délire, une néo-réalité avec les lois des mots imposés. Et n'ayant pas symbolisé cette fonction qui le spécifierait comme parlêtre, il s'appuie sur un fond d'une langue originelle et non sur un ordre signifiant, de sorte que cet Autre n'est plus qu'un Autre réel absolu, où le trou ne peut avoir qu'un statut d'énigme. Pour cet enfant, cette mère, il se présente dans la dimension de l'avoir plutôt que de l'être. Convenons de ceci : que la femme trouve la jouissance sous la forme de ce qu'elle n'a pas, c'est aussi ce qui cause son désir. Elle devient ce qu'elle crée de façon imaginaire et dans le mirage érotique elle peut être le phallus et en même temps ne pas l'être. Mais rappelons que dans la mesure où elle fournit l'objet qu'elle n'a pas, elle ne disparaît pas dans cet objet. Ce n'est donc que par la castration masculine qu'elle pourrait accéder à sa jouissance essentielle. Une situation impossible pour notre sujet. "Pourquoi es-tu habillée comme ça ? C'est à toi, n'est-ce pas ? Ça te plaît ? Ça te paraît grand ? Ce que tu veux, c'est que je te baise avec ça". Je vais vous lire une citation de Lacan du 1 mars 1967 : "Il ne perd donc rien, puisqu'il n'y met que ce qu'il n'a pas et qu'il crée littéralement ; c'est pourquoi c'est toujours par identification à la femme que la sublimation produit l'apparence d'une création. C'est toujours une genèse obscure, certes avant que j'en explique les contours stricts, liée au

don de l'amour féminin, dans la mesure où il crée cet objet évanescent, et plus encore dans la mesure où il est dépourvu du phallus omnipotent. C'est pourquoi il peut participer à certaines activités humaines qu'il faudrait examiner selon qu'elles sont ou non des mirages, la création ou la poésie, par exemple". C'est dans l'identification à la mère, dans le je-tu intransitif de nombreux psychotiques, que semble se trouver l'obscur genèse dont parle Lacan, énoncée comme un élan poétique parlé ou comme une création écrite prolifique. Si, selon Lacan, toutes les illusions du savoir se construisent à partir de là, je propose aussi le même point de départ pour certains délires. N'oublions pas que l'évanouissement phallique, qui ne se produit pas dans la psychose, selon Lacan, se renouvelle toujours dans l'évanouissement de l'Être du trou. C'est ce qui est essentiel à l'expérience masculine et c'est ce qui nous fait comparer cette jouissance au retour de la petite mort. D'autre part, le délire de pensée est marqué par le refus de la castration. C'est l'entrée du Je dans le réel, dit Lacan. Mais à partir du séminaire " Le sinthome ", il nous a fourni d'autres éléments de réponse, en mettant entre nos mains le nœud borroméen. La façon dont il propose de construire ce nœud n'est rien d'autre que l'expression même de cette logique. Une logique nodale qui nous présente le travail de ce qui fait la trace unaire, en introduisant en même temps le jeu de la différence. Avec la topologie borroméenne, l'étude de ces différentes formes cliniques devient l'étude des différentes formes de substitutions possibles en l'absence de cette fonction qui spécifie le parlêtre et que nous pouvons appeler la fonction nœud.